Portrait d'auteur - Douarnenez

Velibor Čolić, Breton de Bosnie

Né en 1964, Velibor Čolić vit à Modriča, une petite ville de Bosnie, lorsque l'armée fédérale d'ex-Yougoslavie arrive, marchant sur Sarajevo dont elle va faire le siège. Dans son dernier livre qui vient de paraître, *Jésus et Tito*, il raconte sa jeunesse dorée dans un pays communiste.

« À Modriča, mon père était juge. Nous étions une vieille famille croate, installée en Bosnie depuis des siècles. Ma ville, c'était un peu Clermont-Ferrand : le plus loin possible des frontières. Aujourd'hui, il y en a cinq qui passent à proximité ! J'étais passionné de foot et de littérature. Gamin, on n'avait pas de BD. Le premier livre qui m'a marqué, c'est *Croc-Blanc*, de Jack London, et les romans d'aventures, surtout. Naturellement, je suis parti à Sarajevo suivre des études de littérature et langues yougoslaves. Il y avait encore la grande bibliothèque, c'était avant que les bombardements n'y mettent le feu. On y trouvait des merveilles qui me fascinaient. Des manuscrits en turc, en hébreu, en arabe, en latin, en allemand, en langues slaves, qui disaient la vie, l'amour, le vin, la poésie, le raffinement. » Le jeune Velibor nage comme un poisson dans la sliboviča, au cœur de la joyeuse Sarajevo d'après les Jeux olympiques : « L'équipe locale de foot venait d'être championne, Miss Yougoslavie était bosniaque, Kusturica sortait ses premiers films, la culture était en effervescence, la peinture, le rock'n roll aussi. » Après sa thèse sur les poètes expressionnistes du début du xxe siècle, Velibor s'interroge : avec sa dégaine et ses cheveux longs, il ne se voit pas devenir prof. Il trouve un emploi à la radio, où il touche ses premiers salaires en passant ses propres vinyles. Il publie deux romans, dont un sur la guerre d'Espagne.

Arrive 1990. Les trois partis nationalistes remportent les élections. « Elles avaient lieu le dimanche. On a eu les résultats le lundi. J'étais viré de la radio le mercredi. Le directeur, que l'on appelait "camarade", il fallait maintenant l'appeler "monsieur". Il n'avait plus besoin de notre musique de sauvages. Il disait qu'il y avait assez de bonne musique chez nous. Il a fallu que je retourne dans mon bled. Et la guerre est arrivée. »
Accusé par les nationalistes croates d'être « politiquement musulman », Velibor se cache pendant quelques semaines, avant de s'engager dans l'armée bosniaque, qui se veut transnationale. Après des semaines de résistance, il est capturé par l'armée croate. Il aura droit à un traitement de faveur, en tant que « traître », mais parviendra à s'évader du camp de Slavonski Brod et à fuir le pays, avec la complicité de sa traductrice, la Trégorroise Mireille Robin, et de Jack Lang, qui lui inventeront un passé éditorial en France. Accueilli à Strasbourg, dans le cadre du Parlement des écrivains, en août 1992, il commence à publier pour de bon ses premiers livres traduits en français. Le tout premier, *Les Bosniaques*, est le fruit de notes prises pendant la guerre, comme des croquis de l'horreur rencontrée dans la traversée des villages ravagés. Histoire de supporter la terrible réalité. Histoire aussi de redonner une identité à tous ces morts condamnés à l'anonymat d'une comptabilité macabre. Pas facile d'aborder le français, une langue qu'il ne connaît pas. « Je ne connaissais que trois mots : "Jean", "Paul" et "Sartre". Un jour, j'avais faim, j'ai demandé du pain à une dame. Elle m'a entraîné dans un magasin et m'a mis un lapin écorché sous le nez. Je voulais dire "le pain" et j'avais dit "lapin". Puis je me suis marié à une Française, ça aide. Et j'ai commencé à écrire des chroniques musicales pour *les Dernières Nouvelles d'Alsace*. »
Après sa période strasbourgeoise et un passage par Paris, Velibor est invité, en 2006, par le Festival de cinéma de Douarnenez, pour l'édition consacrée aux Balkans. Il adore les gens, la ville, et décide d'y poser son sac. Il y vit toujours et y a écrit ses deux premiers ouvrages

rédigés directement en français. Ironie du destin, ils vont tous deux être traduits en Serbie. « Pour les autres écrivains bilingues, c'est la même chose : bien sûr, les éditeurs doivent corriger quelques maladresses, mais ils remarquent aussi des trouvailles que permet cette double culture. Nous, les "étrangers", nous pouvons apporter quelque chose à la langue française. Peut-être aussi parce que rive gauche-rive droite, beaucoup de gens l'ont déjà fait. Nous traitons des thèmes qui touchent la mémoire des gens d'ici, plus ou moins consciemment. La guerre n'est pas si loin pour vous, et l'Algérie, la colonisation. Et l'intolérance, le nationalisme ne sont jamais loin non plus, hélas ! » Aujourd'hui, Velibor se sent bien en Bretagne. Gaïa, sa maison d'édition, lui permet de voyager un peu partout pour présenter ses livres. Ici et là, il anime des ateliers d'écriture, souvent sur le thème de l'altérité. En juillet, il retournera à Sarajevo pour participer au jury du prix des Voisins, qui doit couronner un texte qui sera édité en version trilingue.

Bibliographie :

Les Bosniaques (Le Serpent à Plumes, 1994)
Chroniques des oubliés (La Digitale, 1995)
La Vie fantasmagoriquement brève et étrange d'Amedeo Modigliani (Le Serpent à Plumes, 1995)
Mother Funker (Le Serpent à Plumes, 2001)
Encres nomades (La nuit Myrtide, 2002 – collectif)
Perdido (Le Serpent à Plumes, 2004)
Archanges (Gaïa Éditions, 2008)
Jésus et Tito (Gaïa Éditions, 2010)